

Freud-Lacan Psikanaliz Derneği- ALI Turquie

Colloque psychanalytique du printemps 2026 – Le transfert

6-7 Juin 2026

Du stade du miroir à Zoom : L'écran, le regard et le transfert*

Kemal Özkul

*Traduit à partir du texte original de l'intervention au colloque par Sezin Aydoğ et Melis Hürdana.

En mars 2020, les psychanalystes du monde entier se sont trouvés confrontés à la même question : Devions-nous poursuivre les séances ? Et si oui, comment ? Une analyse est-elle possible à travers un écran ? Au départ, ces questions semblaient techniques et provisoires. On pensait qu'il s'agissait d'une situation à gérer pendant quelque temps avant un retour aux rencontres en présence. Mais très rapidement, la question a cessé d'être simplement technique. Car l'enjeu était en réalité le suivant : le transfert peut-il opérer à travers un écran ?

Et cette question nous conduit inévitablement vers une autre : qu'est-ce que le transfert, au juste ? C'est précisément pour cette raison que cette problématique nous ramène à la question du transfert telle que Lacan l'élabore dans le Séminaire VIII. Dans cette intervention, je voudrais poser les questions suivantes : que fait l'écran Zoom à la scène analytique ? Comment transforme-t-il le cadre analytique ? Comment reconfigure-t-il le regard, le corps, le silence et la place de l'analyste ?

Pour y réfléchir, je m'appuierai sur le schéma optique de Lacan, dans ses trois versions successives, comme une sorte d'outil de pensée. Car ce schéma nous montre non seulement comment le moi se constitue, mais aussi dans quelles conditions le transfert devient possible.

La première version du schéma optique de Lacan apparaît dans le Séminaire I, en 1953-54. Au centre du schéma se trouve un dispositif assez singulier : des fleurs renversées, un miroir concave et une illusion. Un objet réel, par l'intermédiaire du miroir, devient une image réelle ; puis cette image se reflète dans un miroir plan pour devenir une image virtuelle. Lacan y pense la constitution du moi. Ce que le sujet reconnaît dans le miroir, c'est le moi idéal $i(a)$.

Mais le point fondamental du schéma se situe ailleurs. Le sujet ne peut pas voir cette image depuis n'importe quel endroit. Il doit se tenir en un point précis. Et ce point est, dès le départ, le lieu de l'Autre. Autrement dit, le moi ne se construit pas tout seul ; le sujet ne peut faire l'expérience de lui-même en tant que totalité qu'en passant par le regard de l'Autre. Pensons à présent à cela sous l'angle de l'analyse en ligne. Que se passe-t-il sur l'écran Zoom ?

Dans l'analyse en présentiel, la relation imaginaire existe bien entendu. Mais le cadre analytique la limite dans une certaine mesure. La présence corporelle de l'analyste, la

disposition de la pièce, le silence, le rythme de la séance et la présence de deux corps dans le même espace empêchent la relation de se réduire au seul plan de l'image.

Sur Zoom, en revanche, le sujet voit constamment son propre petit aperçu en regardant l'écran. C'est comme une étrange répétition du 'stade du miroir. Une situation similaire à ce que Freud appelait « *unheimlich* » : quelque chose de familier, mais apparaissant là où il ne devrait pas être. Car normalement, on ne regarde pas son propre visage en parlant. Sur Zoom, le sujet commence à s'adresser non seulement à son analyste, mais aussi à sa propre image. Il suit en temps réel ses propres mimiques, son regard, son apparence. C'est comme si un petit miroir restait constamment ouvert à l'arrière-plan de la séance.

Dans le schéma optique de Lacan, le sujet regarde le miroir mais ne regarde pas son reflet en direct ; l'image est déjà constituée. Sur Zoom, cette tension ne se résorbe jamais complètement. Le sujet parle et se regarde parler en même temps. Il devient à la fois regardant et regardé, voyant et vu. C'est comme si l'écran rappelait constamment la dimension imaginaire de l'expérience analytique à la surface.

En 1958, dans son texte « Remarque sur le rapport de Daniel Lagache », Lacan complexifie encore le schéma optique. Désormais, il ne s'agit plus seulement de l'image dans le miroir. Le sujet divisé(\$), l'Autre (A) et l'axe symbolique sont également inclus dans le schéma. En d'autres termes, la façon dont le sujet se voit devient tout aussi importante que le lieu depuis lequel il suppose être évalué. À ce stade, Lacan distingue deux concepts : le moi idéal et l'idéal du moi.

Le moi idéal est l'image entière et cohérente dans le miroir. Je m'y reconnais comme une image achevée, aimable, telle que je voudrais être. L'idéal du moi, lui, opère sur un autre plan. Il est le point que je suppose être vu ; le lieu depuis lequel je m'évalue sous son regard. Ainsi, l'un est lié à l'identification imaginaire, tandis que l'autre est lié au champ de l'Autre.

Dans le schéma de Lacan, la question n'est plus seulement : « Comment je me vois ? ». Elle est aussi : « À travers le regard de qui me vois-je ? ». Et c'est précisément à ce point que surgit la question du regard.

Pour Lacan, le regard est l'une des formes de l'objet a. Mais le regard n'est pas la même chose que l'œil. L'œil est l'organe qui voit ; le regard, quant à lui, est comme cette étrange part excédentaire que le sujet suppose provenir du champ de l'Autre. On sent parfois que l'on est regardé, même sans l'être réellement. Dans l'analyse, il existe une asymétrie similaire. L'analyste est là, il regarde, il écoute ; mais le sujet ne peut jamais savoir exactement comment il est vu. L'un des éléments qui mettent le transfert en mouvement est précisément cette indétermination.

Sur Zoom, cette structure commence à glisser de manière curieuse. Car la caméra se trouve en haut de l'écran, mais le visage est au centre. Au moment où je regarde la personne en face de moi, je ne regarde pas la caméra ; et au moment où je regarde la caméra, je ne la vois plus.

La relation entre l'œil et le regard est techniquement fragmentée. Nous croyons regarder l'analyste dans les yeux, mais nous regardons en réalité le petit objectif d'une caméra.

Il ne s'agit pas simplement d'un dysfonctionnement technique. Car l'enjeu ne concerne pas seulement la qualité de l'image ; il touche aussi à la manière dont le regard circule sur la scène analytique. Dans l'analyse en présence, le corps de l'analyste, son silence, son immobilité, et parfois sa seule présence dans la pièce deviennent les supports du regard. L'analyste n'est pas seulement quelqu'un qui est vu ; il représente aussi un point depuis lequel le sujet se sent vu. Sur l'écran, cette structure opère différemment. Le visage se pixellise, le son se compresse, l'image se fige, la connexion se coupe puis revient. Le regard ne disparaît peut-être pas, mais il circule désormais sous d'autres formes.

Il y a également la question de l'idéal du moi. Car l'idéal du moi n'est pas seulement lié à l'image, il est lié au lieu de l'Autre. Dans l'analyse en présence, la présence corporelle de l'analyste, la continuité du cabinet, le rythme de la séance, la fermeture de la porte, le silence... tout cela devient porteur du cadre symbolique. Sur Zoom, en revanche, l'analyste se trouve souvent réduit à un cadre sur un écran. Le même visage apparaît tantôt dans une cuisine, tantôt devant une bibliothèque, tantôt sur un fond sombre. Lorsque deux corps ne partagent plus le même espace, la question se pose alors de savoir ce qui, au juste, soutient l'analyse.

La version qui nous amène au cœur de cette intervention est celle du schéma optique dans le Séminaire VIII. Car ici, l'intérêt de Lacan ne porte plus seulement sur la constitution du moi. L'enjeu se déplace progressivement vers le transfert, c'est-à-dire vers l'investissement que le sujet fait envers l'Autre. La question de cette "chose" supposée se trouver à l'intérieur de l'Autre commence à passer au premier plan. C'est précisément pour cela que Lacan commence à penser la question du transfert à travers l'amour. Dans l'une des toutes premières séances du séminaire, il dit qu'au commencement était l'amour. Et en effet, au commencement de la psychanalyse, nous rencontrons une telle scène : l'histoire d'amour entre Breuer et Anna O.

Pour Lacan, le transfert n'est pas simplement un malentendu ni un effet secondaire de la résistance. Il ne dissocie pas le transfert de la structure de l'amour. Mais vers quoi cet amour se dirige-t-il exactement ?

Lacan se réfère ici au *Banquet* de Platon. Aux paroles célèbres d'Alcibiade à propos de Socrate. Alcibiade compare Socrate à une statue de Silène qui, vue de l'extérieur, paraît laide. Mais il ajoute : à l'intérieur, il y a des *agalmata*. C'est-à-dire quelque chose de précieux, de secret, de presque sacré.

L'élan d'Alcibiade vers Socrate se construit précisément autour de cela. Il croit qu'il y a quelque chose en Socrate. Il ne peut pas dire exactement ce que c'est, mais il est certain que c'est là. C'est exactement ce que Lacan appelle l'agalma : cette chose précieuse, ce surcroît, ce noyau insaisissable que le sujet suppose se trouver à l'intérieur de l'Autre.

Lacan conçoit l'agalma comme la forme que prend l'objet dans l'amour. Car l'objet n'est pas l'objet du désir ; il est ce qui met le désir en mouvement. On ne sait pas toujours exactement ce qui nous attire. On s'accroche parfois au ton d'une voix, parfois à un regard, parfois à un silence, ou à un petit détail en apparence insignifiant. Mais c'est précisément ce petit surcroît qui met le désir en circulation.

L'agalma occupe une place similaire au sein du transfert. L'analysant suppose qu'il y a quelque chose de précieux en l'analyste. Il ne peut pas dire exactement ce que c'est, mais il croit que c'est là. C'est cette supposition qui maintient le transfert en vie.

C'est ici que commence à se former le fondement de ce que Lacan formulera plus tard comme le « sujet supposé savoir ». Car l'analyste s'installe dans cette position non pas parce qu'il sait vraiment tout, mais parce que l'analysant suppose qu'il y a quelque chose en lui. Un savoir, une vérité, peut-être quelque chose que le sujet ignore sur lui-même... Le transfert se construit en partie autour de cette supposition.

Et c'est là, je pense, que surgit le point le plus critique de la question de Zoom : L'agalma peut-il se transmettre à travers un écran ?

Je pense que la réponse à cette question n'est pas si tranchée. Il se pourrait même que deux possibilités distinctes opèrent simultanément.

D'un côté, il semble que dans l'analyse en ligne, les supports de l'objet changent. La voix est filtrée, parfois différée, parfois métallisée. L'image se fige, le visage se pixellise, la connexion se coupe. Le regard ne peut plus circuler de la même manière. On a l'impression que le corps de l'analyste n'est pas tout à fait là. Dans de tels moments, on ne peut s'empêcher de se demander : la surface sur laquelle l'agalma s'accroche ne s'amincit-elle pas ?

Car le transfert ne se construit pas uniquement par la parole. Il se transmet parfois par un silence, parfois par un regard, parfois par la présence corporelle de l'analyste. En ligne, tout cela entre en circulation de manière fragmentée.

Mais il est également possible d'envisager la question autrement.

Il y a une expression que Lacan utilise pour l'analyste : *jouer le mort*. L'enjeu ici n'est pas la disparition physique de l'analyste, mais son retrait imaginaire. L'analyste ne doit pas encombrer la scène avec son propre moi, afin que le discours du sujet puisse opérer.

De ce point de vue, l'écran produit parfois un effet intéressant. Car l'analyste sur Zoom n'est jamais totalement là. Son corps est morcelé, son image est incomplète, il apparaît parfois comme un visage qui se fige ou se coupe. Peut-être est-ce précisément ce manque qui élargit l'espace où l'analysant va investir.

Revenons alors à la question initiale : Que fait l'écran Zoom à l'expérience analytique ?

Peut-être que la question n'est pas seulement de savoir si l'analyse à distance est possible ou non. Car l'écran ne se contente pas d'appauvrir la scène analytique ; il la réorganise. En

particulier, il transforme le rapport au regard, à l'image et à la manière dont le sujet se rapporte à sa propre apparence.

Sur Zoom, on ne regarde pas seulement la personne en face. On regarde aussi son propre visage en même temps. On devient le témoin de sa propre image. C'est comme si l'écran rappelait le stade du miroir au cœur même de la scène analytique. Mais ce même écran soustrait aussi le corps de l'analyste. Il confine le corps dans un cadre, déplace le regard, filtre la voix. L'analyste devient parfois un visage qui se fige, parfois une voix différée, parfois simplement un écran noir.

C'est peut-être pourquoi l'écran Zoom n'est ni tout à fait un miroir, ni un simple outil technique. Pour reprendre l'expression de Lacan dans le Séminaire I, il fonctionne aussi un peu comme un écran de cinéma. Comme une surface sur laquelle l'analyste est projeté. Et ce qui est intéressant, c'est que cet écran que Lacan utilisait comme métaphore est désormais devenu un écran réel.

Le transfert opère-t-il sur l'écran ? Il me semble que oui. Peut-être Lacan nous avait-il déjà donné la réponse : « Au commencement était l'amour ». Le lieu où l'amour commence a changé. Mais le fait qu'il commence, lui, n'a pas changé.